

Neige grise

Un coeur rouge dans la glace de Robert Lalonde. Boréal, 240 p.

Daniel Laforest

Number 227, July–August 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1998ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laforest, D. (2009). Neige grise / *Un coeur rouge dans la glace* de Robert Lalonde. Boréal, 240 p. *Spirale*, (227), 55–55.

Neige grise

UN CŒUR ROUGE DANS LA GLACE de Robert Lalonde

Boréal, 240 p.

par DANIEL LAFOREST

Ça vieillit de quelle façon, un écrivain québécois? Pas très bien, apparemment. Il est vrai qu'on a tendance à lui faire porter beaucoup. On attend de l'écrivain qu'il se mue lentement, à la mesure de l'âge, en paisible *exemplum* de ce que son talent ne faisait après tout que ratifier, à savoir la toute-puissance culturelle de la littérature de même que le potentiel infiniment transformateur de ses poétiques respectives. Au Québec, cela peut être aggravé par la supposition fréquente d'une espèce de cohérence entre l'écriture littéraire et ce qu'on appellera, faute de mieux, les paysages mythiques de l'âme nationale. Le dernier livre de Robert Lalonde fait songer à tout cela à la fois. Chacun de ses aspects se présente comme l'exacerbation d'un malaise inhérent à la glorification béate du fait littéraire. Deux de ses trois personnages princi-

paux sont professeurs de littérature. Ils sont de surcroît écrivains. Tout ce beau monde est vieillissant. Et ça ne semble pas aider l'inspiration. « *Les mots, à peine nés, sont morts. C'est comme si, avant de partir, j'étais arrivé, mais nulle part.* » Rien ne manque. Il y a l'obligatoire roman qui ne s'écrit pas; le masochisme afférent (« *J'ai voulu me faire poète ou musicien, mais je chante faux et trace des phrases sans suite* »); les étudiants sans visage qui font deviner un monde à venir dont les formes resteront étrangères à l'esthète; la lolita un peu plus talentueuse qui s'en détache et sur laquelle viendront s'abîmer les fantasmes du pédagogue. S'ajoutent les apparitions de grands aïeux en écriture — Melville, Alain-Fournier, Virginia Woolf —, chacun venant rappeler combien il existe de caps indépassables dans cette littérature qui décidément a toutes les al-

lures d'une vallée de larmes. Au bout du compte, les trois récits de Lalonde apparaissent comme trois façons différentes d'écrire sur la difficulté d'écrire. Bien sûr, ce n'est pas rendre justice à l'œuvre que de la réduire à ce constat. Lalonde parle aussi de deuil et de désir, avec la belle constance lyrique qu'on lui connaît. Mais tout de même. Difficile de ne pas entendre des résonances quant à la production québécoise contemporaine. Avez-vous lu les nouvelles récentes de Gilles Archambault? Celles de Normand de Bellefeuille? Certaines aussi du recueil *Sauvages* de Louis Hamelin? On est forcé de se demander ce qu'il y a dans l'air. Les nouveaux récits de Lalonde rejoignent un certain état du personnage québécois simultanément mâle, écrivain et déprimé, en proie à une dérive systématique dont les figures s'observent parfois au milieu de boisés en friche et

de villages médiocres, les genoux calés dans une « *neige sale et qui sent l'huile à moteur* ». La pastorale québécoise n'a jamais été très hospitalière. Pourtant, les « *forêts noires pleines de vent dur* » dont parlait Saint-Denys Garneau ont changé. Elles sont de plus en plus un arrière-pays de trous sales et de papiers épars, de « *granges déglinguées [et] de bennes de camion remplies de scrap* ». Ce dernier aspect du livre de Lalonde touche juste. Quand le récit déploie ses circonvolutions dépressives dans les espaces bien réels du Québec post-industriel, on sent que l'imagination peut encore reprendre ses droits. Il subsiste des ponts avec le monde extérieur. Quelque chose comme la possibilité d'un nouveau réalisme, quand bien même la neige y serait grisâtre. Mais avant d'y arriver, il faudra lever la tête de la page. ●

THÉÂTRE

Le chœur de Woyzeck

WOYZECK de Georg Büchner

Adaptation de Brigitte Haentjens avec la collaboration de Louis Bouchard, Fanny Britt, Stéphane Lépine et Marie-Élisabeth Morf, mise en scène de Brigitte Haentjens, production de Sibyllines, Usine C, du 17 mars au 8 avril 2009.

par HERVÉ GUAY

« *You are as good as a chorus, my lord* », réagit Ophélie aux nombreux commentaires d'Hamlet émis durant *Le meurtre de Gonzague*, représenté pour tendre un piège au couple royal au milieu de la tragédie de Shakespeare. « *Bon comme un chœur* », voilà certes une expression que plus personne ne songerait à employer de nos jours, sauf peut-être à propos de la mise en scène de *Woyzeck* de Georg Büchner proposée par Brigitte Haentjens à l'Usine C en mars dernier. Œuvre phare à partir de laquelle cette metteuse en scène d'exception poursuit sa méditation sur la condition féminine, la folie et le pouvoir.

La totalité plutôt que l'émiettement

Or, s'il existe une pièce qui aurait dû décourager l'emploi d'un jeu choral, c'est bien celle-là. On a tant glosé sur le caractère morcelé de ce drame, sur l'état d'inachèvement du manuscrit, ainsi que sur l'indécidabilité de l'ordre des scènes que *Woyzeck* est presque devenu l'emblème d'une poétique de la fragmentation et de la dispersion. Dans *Le spectateur en dialogue : le jeu du théâtre* (P.O.L., 1995), Bernard Dort résume bien l'aura qui entoure la pièce : « *Son inachèvement, l'incertitude de bien des passages, l'absence de com-*

mentaires ou de déclarations d'intention de Büchner font de ce texte l'un des plus problématiques de la littérature occidentale. » Pourtant, les dernières études universitaires tendent plutôt à montrer que « *l'inachèvement de Woyzeck est tout relatif et que les fragments ne sont pas interchangeables* »¹.

Quoi qu'il en soit, que le morcellement de l'œuvre n'ait pas obnubilé la directrice artistique de Sibyllines me paraît être la raison principale pour laquelle sa relecture a quelque chose de rafraîchissant. En effet, plutôt que de creuser la veine de l'éclatement et de l'éparpillement — qu'elle ne néglige pas

pour autant —, Brigitte Haentjens exploite et met davantage en évidence la chaîne des causalités qui font de ce drame inspiré d'un fait divers une tragédie implacable. Et concrètement, elle y parvient en traitant le microcosme où évolue *Woyzeck* comme une totalité organique à laquelle elle donne la forme d'un chœur omniprésent.

Un vaste espace et un chœur

Cette mise en scène s'ouvre sur une sonnerie d'usine qui inscrit d'emblée la pièce dans le petit peuple où l'a située Büchner. Cependant, si des vestiges de la révolution industrielle